

NOUVELLES

La nuit démasque

Stanley Péan



la courte échelle

Stanley Péan

La nuit démasque

la courte échelle

Du même auteur, à la courte échelle :

Romans :

Zombi Blues

Le tumulte de mon sang

Nouvelles :

Autochtones de la nuit

Format de poche :

La nuit démasque

Le cabinet du docteur K

Zombi Blues

Le tumulte de mon sang

Stanley Péan

La nuit démasque

Nouvelles

la courte échelle

Les éditions de la courte échelle inc.
5243, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) H2T 1S4
www.courteechelle.com

Conception graphique de la couverture :
Elastik

Infographie :
Sara Dagenais

Dépôt légal, 3^e trimestre 2007
Bibliothèque nationale du Québec

Copyright © 2007 Les éditions de la courte échelle inc.

La courte échelle reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition pour ses activités d'édition. La courte échelle est aussi inscrite au programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada et reçoit l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC.

La courte échelle bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC – du gouvernement du Québec.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Péan, Stanley

La nuit démasque

(Roman adulte ; POC13)

Éd. originale : Montréal : Planète rebelle, c2000.

ISBN 978-2-89021-894-9

I. Titre. II. Collection.

PS8581.E24N85 2007

C843'.54 C2007-940417-0

PS9581.E24N85 2007

Imprimé au Canada

À Gaétan Lévesque, pour l'encouragement constant,
à la gang de *Stop, Paje et Lectures*
— Allan, Sylvie, Louise, Sonia, Marie-Sylvie,
Karen, Denise et les autres —
mais surtout, surtout à André Lemelin,
l'Enchanteur, notre père à tous,
ces textes qui ne seraient pas sans vous

*La nuit parcourt le monde, de l'Occident à l'Orient,
chargée des effluves du chaos originel. Alors, quand
les ombres du soir s'allongent sur la terre surgit un
foisonnement d'images indivises d'inhumanité et de
douceur, de diabolique et de divin, de pudeur et de
libertinage.*

LUC BUREAU, *Géographie de la nuit*

*En définitive, un conte de nuit n'a pas besoin d'être
expliqué.*

TANG KE YANG, *La nuit*

Blues en rouge sur blanc

*Is it a sin, is it a crime ?
Loving you Dear like I do
If it's a crime then I'm guilty
Guilty of loving you*

Guilty

Chanson de G. Kahn, H. Akst et R. Whiting,
interprétée par Billie Holiday

Je n'étais jamais allée à l'un de ces cocktails. Je n'en savais que ce que Ketsia m'en avait dit, et encore je l'avais écoutée distraitement. Trop distraitement...

Pour la néophyte que j'étais, ces réceptions avaient toujours eu quelque chose de la messe noire : les intervenants du milieu culturel de la capitale se réunissant, dans l'ambiance intime d'une librairie ou d'un pub du Vieux, pour célébrer quelque sacrifice sanglant sur l'autel sacré de l'État pourvoyeur.

Rien ne laissait présager qu'on assisterait ici à une scène aussi mordante.

Me voici au royaume de l'ennui, incarné en la personne trapue d'un petit rouquin, l'heureux éditeur, qui du haut de son podium n'en finit plus de s'écouter éructer des remerciements à ses distingués invités, doctes amis et amies de la culture québécoise, et aux

auteurs du merveilleux bouquin qui sert d'alibi à cette beuverie officielle et subventionnée. Rote toujours, Poil-de-carotte ! De toute manière, aucun d'entre eux ne prête le moindre intérêt à tes borborygmes, tout occupés qu'ils sont à :

- a) se goinfrer de canapés et de bouchées chaudes ;
- b) engloutir flûte après flûte de champagnisé ;
- c) tenter de repérer un ou une partenaire pour une partie de touche-pipi ;
- d) toutes ces réponses.

Le maître de cérémonie s'étant étouffé avec ses gaz gastriques, il cède le micro aux dignitaires puis aux auteurs du livre lancé ce soir : le premier tome de l'*Encyclopédie québécoise des arts et des lettres*, couverture plein cuir, abondamment illustré en couleurs, etc., etc. Je ne sais plus qui parle. Je ne suis pas la sara-bande des discours.

Je ne suis pas venue pour ça.

En vérité, mon nom ne figure même pas sur la liste des invités. Je n'ai pu passer le pupitre de l'hôtesse qu'en m'accrochant à l'improviste au bras d'un barbu aux allures douteuses, que tout le monde semble connaître. Selon ses propres dires, l'hurluberlu, un ivrogne invétéré, fait de la « figuration active » à toutes les mondanités du genre, « à condition que la bibine y soit buvable et les poupounes, disponibles... » Une fois ce poste de douane franchi, j'ai laissé le pique-assiette à sa quête pour me concentrer sur *mon* safari.

Moi aussi, je me sens des humeurs de prédatrice.

Au moins, on ne peut rien reprocher à nos hôtes,

côté musique. Pour l'occasion, on a retenu les services du Gabriel D'ArqueAngel Quintet*. Je m'étonne de le voir ici : le jazzman n'a pas l'habitude de pointer le pavillon de sa trompette en dehors des métropoles. (À ce qu'on m'apprendra, il serait un ami d'enfance de l'un des auteurs de l'*Encyclopédie*.) Ainsi, je ne suis pas la seule *ethnique* présente à ce lancement. Incidemment, le trompettiste m'a remarquée ; il m'adresse un clin d'œil plein d'invites, au moment d'attaquer les premières mesures de *All of You*.

Désolée, beau gosse. Je ne suis pas ici pour toi.

Je pars en chasse, comme chantait Brel, qui n'en rentrait pas moins chez lui le cœur en déroute et la bite sous le bras.

Il fait chaud. Je me réfugie dans un coin un peu moins peuplé. Cette faune mérite qu'on l'observe avec recul. Dans la salle s'entassent plus d'une centaine de pique-assiettes de tout acabit : peintres, sculpteurs, écrivains, éditeurs, fonctionnaires, profs d'université et, les derniers mais non les moindres, quelques journalistes. Entre autres, voici venir l'incontournable Claudette Sexton, drapée d'un rideau fleuri jaune et mauve. Tout bien considéré, la réception ne compte pas que les musiciens et moi comme représentants des *minorités visibles*. Dans cet accoutrement hypervoyant, l'atrabilaire chroniqueuse-à-tout-faire de l'hebdo culturel de la capitale constitue une cible difficile à manquer pour tous les Achab du milieu

* Note de l'auteur : Cette histoire se déroule avant les événements relatés dans le roman *Zombi Blues* (la courte échelle, 1996).

artistique, qui échangeraient volontiers leur âme contre un permis pour la harponner.

Malgré les éclats de rire affectés, les exclamations de plaisir, les tintements de flûtes et les gémissements mélancoliques du saxo, j'ai l'impression de n'entendre que sa voix tonitruante. Madame discute avec ce romancier boutonneux, à peine sorti de l'adolescence, proclamé « génie » par lui-même et par les médias dès la parution de son premier roman. Du haut de son piédestal imaginaire, qui ne compensera jamais la chaire qu'elle n'a su se dénicher malgré ses diplômes, Sexton pontifie au sujet du livre du garçon, dont elle rendra compte cette semaine. À juger du ton sirupeux qu'elle adopte pour louer le bouquin, il semble évident qu'elle l'a détesté même si elle n'en a lu, en diagonale, que la quatrième de couverture.

Un inconnu me bouscule par mégarde, puis me demande pardon avec un pseudo-accent parigot et un soupçon de familiarité. Il me confond avec une autre, et pourquoi s'en étonner ? Les négresses se ressemblent toutes, au fond. Il me désigne un type, au fond de la salle, M. Truc Machinchouette, directeur des éditions Sans-Fond, un excellent éditeur cela dit, à qui il s'en va de ce pas serrer la pince. Faites donc ça, *missié* M'as-tu-vu.

Qu'un tel conglomérat de frimeurs puisse s'assembler dans une seule pièce relève du réalisme merveilleux. Non mais, écoutez-moi donc ces « néantiels » *faire du discours*, avec la prétention de se croire supérieurs aux pauvres types qui fréquentent les bars de danseuses du boulevard Hamel ! Des bribes de

conversations me parviennent de partout à la fois, ponctuées par les chorus. *Vous avez vu la nouvelle création de Lepage ? Génial ! Duras, y en a marre ; dans ses derniers livres, la vieille radotait, elle pratiquait l'équivalent littéraire du « scratch » des rappeurs. J'ai adoré le spectacle de La La La Human Steps, et vous ? Vous avez préféré l'exposition des affiches de Toulouse-Lautrec aux gravures sur chewing-gum du Musée de la civilisation ? Pas croyable !*

Ce spectacle désolant inspire vraisemblablement à D'ArqueAngel des pensées similaires aux miennes. À son signal, le *band* se lance dans une frénétique interprétation de *Love for Sale*.

Je prends volontiers la flûte que m'offre si gentiment le traiteur. Pour lui rendre service, le malheureux ; on voit bien qu'il rêve d'écouler toute la *booze* et la bouffe, de remballer ses trucs au plus sacrant et de filer à la maison pour les dernières minutes de son téléroman préféré. Je sirote le mousseux lentement. Tuer le temps : ça me fera la main.

Je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'on s'ennuie ici. Ce n'est pas rigoureusement exact. Je n'en veux pour preuve que cette savoureuse prise de bec entre la Sexton et ce ventru au cheveu rare et grisonnant dont elle a descendu en flamme le récent poème dramatique. Les couteaux volent de plus en plus bas tandis que monte le ton. Encore un peu et ils en viendront aux mains. Je blague. Nous sommes entre *gens civilisés*, après tout.

Dieu du ciel ! Mais c'est *mon* homme, avec sa moustache d'opérette et la calvitie expansive qu'il

n'arrive plus à dissimuler sous ses quelques couettes restantes. DeGrandmaison, Théodore. Professeur titulaire à la faculté des lettres. La cinquantaine ventripotente. Auteur d'une thèse de doctorat portant sur les maniacodépressifs et la poésie au Québec. Poète et dramaturge à ses heures, et surtout réputé collectionneur des poils pubiens de ses étudiantes (une manière de compenser sa calvitie, sans doute !).

Les protagonistes se séparent, chacun battant en retraite dans des coins opposés de la salle.

Enfin, tous mes pions ont pris leur place sur l'échiquier, comme dirait le méchant d'un télémeo de VLB. À moi de jouer. Mat en combien de coups ?

L'air de rien, je me faufile à travers la foule, direction DeGrandmaison. Je garde mes distances, d'abord. Un geste à demi esquissé. Quelques regards à la dérobée par-dessus mes verres fumés, puis un peu plus insistants, avec battements de cils à la clé. Baisser les yeux brusquement, avec timidité, quand nos regards se croisent, histoire de lui laisser croire que c'est *lui* le Gwand Chasseuw blanc...

D'après Ketsia, il n'y a rien comme une croupe ronde et joufflue de négresse pour l'émoustiller, le faire saliver à la manière des chiens de Pavlov. Je reconnais là une variété particulière du racisme caractérisée par le désir d'exercer une domination sexuelle sur les individus appartenant à la race honnie. Que Ketsia ne s'en soit pas aperçue dès le départ me dépasse carrément. Cette aura de fragrance qui le nimbe, laissez-moi deviner... Après-rasage Brute de Blanc, de la maison Le Pen ?

Il me répugne de me réduire au statut d'objet sexuel, mais la fin justifie les moyens. En l'occurrence, ces nattes très fines, comme des rideaux entrouverts sur mon visage acajou, ce fard excessif sur mes joues, ce rouge carminé sur mes lèvres, cet ensemble en satin noir, au décolleté audacieux, avec chapeau, verres teintés et gants assortis.

Même Ketsia ne me reconnaîtrait pas dans cet accoutrement.

J'ai l'air d'un ange de la Mort.

Ma parole, le quintette donne l'impression d'adapter son répertoire à mes mouvements ! Je reconnais l'intro élégiaque de *Sophisticated Lady*. Dans ma tête, la voix de Billie telle une plaie rouverte :

*No, sophisticated lady I know
You miss the love you lost long ago
And when nobody is nigh you cry**

— On se connaît ? demande DeGrandmaison en s'approchant de moi.

— Peut-être. Ça ne dépend que de vous.

Je ne l'ai pas dit comme une vamp. Les scènes à la Bacall-Bogart, *play it again, Gabe*, très peu pour moi. Même sans ça, le poisson mord à l'appât. Je l'intrigue, lui rappelle quelqu'un. Ne nous serions-nous pas déjà rencontrés, à un autre lancement, non, à l'université alors, dans un de mes cours ? Pas tout à fait, mon

* *Sophisticated Lady*, paroles et musique de Mitchell Parris, Irving Mills et Edward Kennedy Ellington (dit Duke).

toutou, mais tu brûles. Guère recommandable, si l'on considère la quantité d'alcool qu'il a ingurgitée jusqu'ici...

Du coin de l'œil, je remarque que Sexton s'engage sur le chemin des vécés. Je prie mon interlocuteur de m'excuser, avec un petit rire niais pour simuler l'ivresse. Tout ce champagnisé m'est monté à la tête et voilà qu'il retombe tranquillement sur les reins. Je reviens tout de suite, promis. Je suis déjà pardonnée, m'assure DeGrandmaison. Quelle sollicitude !

Pas difficile de devancer Sexton. Elle se déplace avec la lourdeur de sa prose. En face du miroir au-dessus des lavabos, *je me refais une beauté*. À son entrée, l'extase. Madame Sexton ? Claudette Sexton ? Je vous lis toutes les semaines, j'adore votre chronique, je trouve que vous avez tellement... de sens critique ! Je lui flatte l'ego dans le sens du poil. Elle me sourit de tous ses fanons.

— Ça va peut-être vous paraître têteux, mais j'aimerais avoir votre autographe.

Elle marche ! Elle dépose sa flûte et son sac près des lavabos, se penche sur la feuille pliée en trois que je lui tends. Elle va signer. Avec sa Montblanc, s'il vous plaît. «Écrivez *en toute amitié*, Claudette, ça suffira.» La bête s'exécute. Que de concentration pour une phrase de rien du tout ! Elle fait tout juste un demimot à la minute.

— À force de travailler à l'ordi, j'ai perdu l'habitude d'écrire à la main, brait-elle en guise d'excuse.

Une autre invitée sort des toilettes, me laissant seule avec mon «idole». Sexton me rend le papier, dûment

signé. Je la remercie *sincèrement*. Presque au hasard, elle titube jusqu'au cabinet réservé aux personnes handicapées, le plus vaste.

Madame est expansive: de son trône, la reine des *bitches* poursuit la conversation qu'elle n'avait pourtant pas amorcée avec moi. Assez grise, la baleine blanche. Ses propos sans queue ni tête concernent toutes ces queues sans tête qu'elle pourrait s'envoyer ce soir si ce n'était de cette satanée chronique à remettre au plus tard demain matin, dix heures. S'ensuivent pêle-mêle des considérations sur son succès phénoménal avec la faune masculine des bars, le dur et ingrat métier de commentatrice culturelle, sa terrible envie de se poudrer le nez avec une ou deux lignes de coke, le bain moussant qu'elle se promet après l'ouvrage.

Je fais de l'écoute active en gardant un œil sur le sac et la flûte de mousseux qu'elle a laissés sans surveillance. Quelle imprudence! Il serait si facile pour des méchants de lui voler son sac à main ou d'empoisonner son vin.

Je ressors en même temps qu'elle, la remercie encore de sa gentillesse. Ce n'est rien, me dit-elle, comme si je l'ignorais. Nous nous séparons. Je cours retrouver mon soupirant, près du bar. Nous reprenons notre discussion là où nous l'avions laissée — entre deux insinuations grivoises. Il me demande comment je m'appelle. Spontanément, je réponds Néfertiti. En égyptien ancien, cela signifie «la Beauté est parmi nous». Ce n'est pas mon véritable prénom, allons donc, mais j'ai toujours rêvé de m'appeler ainsi. C'est aussi le titre de l'album de Miles que préférait Ketsia.

Du reste, pour avoir fréquenté beaucoup d'Haïtiennes, le *bwana* sait qu'il peut et *doit* s'attendre à tout de notre singulier petit peuple.

— Vous pouvez m'appeler Théo.

Peut-être plus tard, chéri, donne-m'en le temps. Je n'ai jamais eu la familiarité prompte. Le fil de nos propos décousus m'amène à prononcer les mots magiques, *oui, je viens d'emménager à Québec*. Tout de suite, chevalier servant, prince charmant, il propose de me faire découvrir les beautés de la Vieille Capitale, à commencer par ce petit bistro sympa où nous pourrions terminer la soirée en tête-à-tête. Eh bien, on ne perd pas de temps ! L'alcool le rend sûr de son charme, de son esprit... et de sa carte de crédit. Je feins d'hésiter, ne veux quand même pas passer pour une fille facile ; il insiste, son offre me tente, mais. Et puis *why not ?* On n'a qu'une vie à vivre, après tout (disait souvent Ketsia)...

Cette victoire inespérée sur mes réticences semble le déconcerter. À son tour d'hésiter. Je reconnais l'air embarrassé de l'homme marié qui préfère ne pas être vu quittant une réception en compagnie d'une inconnue assez jeune pour être sa fille... et de la mauvaise couleur ! Dans sa quête d'un prétexte pour m'inciter à sortir avant lui, il se montre aussi subtil que Sexton quand elle veut faire une fleur à un auteur français ! Pas besoin de me faire un dessin. Si tu savais à quel point ça m'arrange. Allez, va saluer tes collègues puis téléphoner à bobonne. J'attendrai dehors, comme ces filles de la rue que tu apprécies tant.

Je n'aurais pas pu mieux planifier ma sortie. Le

band a tout juste le temps de terminer son *set* que déjà le rouquin à la digestion laborieuse reprend le micro. Poil-de-carotte les remercie et rappelle à tous que le Gabriel D'ArqueAngel Quintet se produit au bar l'Emprise de l'hôtel Clarendon jusqu'à... En se refermant derrière moi, la porte vitrée met une sourdine au roteux volubile.

C'est déjà presque la nuit, en ce début de mai. Sous un crépuscule fuchsia, la Basse-Ville se déploie jusqu'aux flancs du parc des Laurentides tel un drap noir couvert de bijoux. Au loin, klaxons et sirènes, comme le jazz d'autrefois. Du fond de ma mémoire vient une clameur ; la douleur s'infiltré jusque dans mes os. Je songe à Ketsia, son amour pour ce *gros village* qu'une *montréaliste* pure et dure telle que moi n'a jamais su s'expliquer. Elle voulait sa liberté, qu'elle disait. Tant pis, le mal est fait, on ne peut pas revenir sur le passé. Au mieux, on peut en orienter les répercussions.

Une brise légère semble toussoter telle une asthmatique qui cherche son souffle. Sortie du stationnement souterrain, une BMW rutilante roule jusqu'à moi. Voilà qui est rapide. Quel doucereux mensonge a-t-il bien pu raconter à bobonne pour justifier son retour tardif dans la lointaine banlieue où il l'a enfermée avec la marmaille ?

La portière s'ouvre du côté passager, mais, au moment de monter, je trébuche et renverse *maladroitement* le contenu de mon sac sur le trottoir.

— Merde, que je suis gauche !

— Attendez, je vais vous aider, dit-il en bondissant hors de l'auto.

Trop courtois de sa part. Surtout que son empressement à ramasser mes affaires trahit sa crainte d'être vu ici avec moi. Alors que la cueillette s'achève, son regard s'arrête sur un objet qu'il ne s'attendait pas à trouver dans le sac à main d'une jeune femme.

— Eh bien, on ne rit plus...

— Même à Québec, on ne se sent plus en sécurité, toute seule le soir...

Cela pour expliquer ce couteau à cran d'arrêt qui tranche littéralement sur le reste (bâton de rouge, miroir à main, portefeuille, papier autographié et autres bidules de fille). Il arque un sourcil mais n'insiste pas. Bientôt, nous prenons place à bord de sa BMW et nous nous engouffrons dans la nuit tombante.

Le bistro, dans le voisinage du Vieux-Port, correspond à l'idée que je m'en étais faite à partir des descriptions de Ketsia. Éclairage tamisé. RockDétente en sourdine. Fumée de cigarettes en guise de rideau de brume. Décor série noire.

Sur la carte, je choisis ce qu'aurait pris Ketsia. Il ne s'en rend pas compte, bien sûr, trop occupé à jouer du genou sous la table laquée. Après l'apéro, une première bouteille pour l'entrée et le potage, une seconde pour le plat principal. Au diable la dépense ! Que des grands crus, s'il vous plaît. Rien à voir avec le *ginger ale* qu'on a essayé de déguiser en champagne tout à l'heure !

Une minute lucide et austère, l'autre fofolle et *en apparence* soûle, je passe du coq à l'âne. Ces changements de tempo plus imprévisibles, plus déments que ceux de Coltrane décontenançant mon homme. Le

pauvre *bwana* ne sait plus sur quel pied danser, tandis que moi, c'est connu, j'ai *le rythme dans le sang*.

Simulant la griserie et l'excitation puérile d'une groupie, je lui montre l'autographe de mon « idole », Claudette Sexton. Il déplie la feuille que je lui tends, la regarde avec un sourire emprunté et reconnaît à contrecœur qu'en effet c'est une des commentatrices culturelles les plus « solides » (ouais, comme un bunker en béton armé !) de Québec. Ah, les sacrifices qu'on ne ferait pas dans l'espoir de se tremper le pinceau !

Mon cavalier veut tout savoir de moi, d'où je viens, ce que je fais dans la vie, etc. Je lui laisse croire que j'écris, du moins que j'essaie. Un mensonge, certes, mais ni le premier ni le dernier de la soirée. DeGrandmaison (appelez-moi Théo, j'insiste) prétend qu'il serait heureux de jeter un coup d'œil sur mes « trucs », *de me donner son avis informé, si je voulais...* Si je voulais quoi ? Je devrais sans doute me sentir honorée de cette attention mais, désolée, cow-boy, je te vois venir avec tes gros sabots.

Je prétends que je travaille depuis un an à un roman noir, une histoire de vengeance dont le dénouement serait à la fois surprenant et cruel. Elle met en scène un mari volage qui s'éprend de l'une de ses maîtresses... Enfin, pas exactement. Disons plutôt qu'il s'accommode de leur rapport dominateur-dominée au point d'entretenir la jeune femme. Cependant, il doit jeter sa maîtresse carrément à la dèche quand une ennemie — mettons quelqu'un dont, par trafic d'influence, il aurait nui à la carrière — menace de tout

révéler à sa femme. Mon récit raconte la vengeance de l'amante abandonnée.

J'avais espéré que le prof de littérature en lui saurait apprécier cette « mise en abyme ». À peine s'il comprend. Les vapeurs éthyliques lui embrouillent les pensées. Il bafouille quelque chose à propos de la valeur artistique discutable des thrillers et me demande pourquoi je ne m'attaque pas plutôt à de *véritables sujets*.

Ça viendra, mais il faut d'abord faire ses premières armes, non ?

L'addition le fait tressauter légèrement, mais l'offre d'un dernier verre, pour la route, chez moi, lui redonne à la fois sa bonne humeur et sa conviction de ne pas s'être mis en frais pour rien. Ne t'inquiète pas, *bwana*, je t'en donnerai pour ton argent !

Quebec by night me semble plus fébrile qu'une entremetteuse à l'annonce du mouillage prochain d'un gros navire de la marine. Dans l'auto, nous sommes plutôt silencieux. Aux feux rouges, son regard plonge dans mon décolleté. La générosité de ces seins qu'on devine à travers le satin noir parle directement à sa libido. À croire qu'il n'a pas été sevré par sa maman, le pauvre bébé...

Nous arrivons via boulevard René-Lévesque dans le quartier Montcalm. Voici la rue, voici l'immeuble. Suivant mes indications, Théo (puisqu'il insiste) engage sa BMW dans l'allée, jusqu'au stationnement arrière. Il éteint ses phares, coupe le contact. Je détache ma ceinture, déverrouille la portière puis me tourne vers lui.

— Il faut d'abord que je monte vérifier si ma coloc est chez son chum, ce soir, dis-je, faussement confuse. J'aurais dû l'appeler depuis le resto. Si elle est à la maison, ça augure mal pour notre *night cap*. À moins de négociations...

Il n'a pas l'air très heureux de la tournure des événements. Je lui envoie un petit bec du bout des lèvres pour le rassurer. Pas besoin de m'inquiéter. Il restera là, derrière son volant, à attendre sagement le signal de me rejoindre.

Me hâter jusqu'au troisième. Fourrer la clé dans la serrure. Ne pas la retirer, une fois la porte ouverte.

De la lumière, en provenance de la salle de bains. De toute évidence, mon amie s'est arrangée pour rentrer, même sans le trousseau que je lui ai emprunté plus tôt. J'avance vers la pièce éclairée en faisant tourner dans ma tête le générique d'*Ascenseur pour l'échafaud*, pour l'ambiance.

Comme prévu, la pourfendeuse roupille à poings fermés, marinant au fond de son bain, assommée par les quelques comprimés dissous dans sa flûte à champagne. C'est presque trop facile. Je la contourne, l'empoigne par les cheveux, lui relève la tête. Un dernier regard sur son muflé haïssable. Puis je fais glisser le couteau entre le troisième et le quatrième menton. Ça me rappelle une image entrevue en zappant l'autre soir : des Inuits, en train de dépecer une baleine échouée sur une banquise, s'empiffrant de son suif. À ma grande surprise, la lame traverse la couenne comme du beurre ramolli, trouve la jugulaire sans peine. Moby Dick tressaille, se crispe, mais ne daigne

même pas ouvrir les yeux pour voir pisser son sang. Paresseuse, va !

D'aucuns me jugeraient cruelle de faire payer cette mal-baisée pour un crime qu'elle n'a pas commis à *proprement parler*. C'est un point de vue. Je suis plutôt d'avis que n'eût été sa malveillance, je n'aurais peut-être pas porté le deuil durant les deux dernières années...

Je laisse tomber le couteau souillé sur les tuiles de céramique, retire le bouchon de la baignoire *queen size*. L'eau trouble mêlée de sang s'engouffre en un tourbillon qui forme des traînées d'un rouge terne sur la porcelaine. Alfred Hitchcock ne m'en voudra pas de ce petit emprunt.

Rester calme, malgré l'odeur de boucherie qui alourdit l'atmosphère. Passer dans le bureau, mettre en marche l'imprimante. Retirer le feuillet. (C'est le romancier juvénile qui va être content ; elle n'a pas eu le temps d'achever le papier où elle le vilipendait !) Placer la feuille si gentiment autographiée par Sexton. Mes doigts sur le clavier, je pense à un solo de Monk : *I'm Confessin' that I Love You*. J'improvise. Sur un air familier : variation sur la lettre de rupture reçue par Ketsia une semaine avant son suicide. Je m'efforce cependant de reproduire le style Sexton, cet habile mélange de vitriol et de mesquinerie qui faisait le supplice de ses victimes hebdomadaires.

Quel revirement de situation ! DeGrandmaison révoqué *because* bite molle. L'arroseur arrosé, quoi ! Mais je pense à Ketsia, trouvée morte au bout de ses larmes et de son sang, et je n'ai plus le cœur à jubiler.

Retirer la feuille, la chiffonner un peu puis l'abandonner nonchalamment dans la cuisine. Composer le numéro des bœufs. Avec ma meilleure voix d'honnête citoyenne en détresse, leur confier les angoisses que m'inspire ce rôdeur suspect autour de l'immeuble voisin.

— L'adresse ? Voilà, tout de suite. Dépêchez-vous...

Un coup d'œil entre les lattes du store maintenant, pour m'assurer que « l'amant éconduit » attend toujours en bas. C'est qu'il y tient, à sa petite partie de jambes en l'air ! Je devrais lui laisser quelques poils de ma chatte, pour sa peine.

Chose promise, chose due, je fais clignoter la lampe du perron. Trois fois pour oui.

Puis je me précipite vers la porte de devant.

En dévalant les marches quatre à quatre, je me plais à imaginer la suite. Il va monter aussi rapidement que le lui permettront son embonpoint et son ébriété, en savourant à l'avance la pipe qu'il croit avoir méritée. S'étonnera de découvrir les clés que j'ai *oubliées* dans la serrure, les ramassera pour me rendre service — bien plus qu'il l'imagine ! Il entrera, trousseau en main, m'appellera à deux reprises, impatient, traversera la cuisinette vers la salle de bains encore éclairée en se demandant pourquoi je ne lui réponds pas.

Et tombera sur le cadavre de sa victime.

Après ? Il faudra lire les journaux de demain pour connaître les détails de la suite : l'arrestation, la découverte des preuves accablantes, ses empreintes sur le trousseau de clés, la lettre d'adieu et l'arme du crime, le témoignage de tous ces gens qui ont assisté

à sa providentielle engueulade avec Sexton au lancement. Ne comptez pas sur moi pour me taper ne serait-ce que les manchettes du *Soleil* ou du *Journal de Québec*. Il n'y a que les pages culturelles qui m'intéressent...

Je retourne à l'auberge dans le Vieux, pour me débarbouiller le visage et me débarrasser de ce costume de mardi gras, la bourrure dans mon soutien-gorge, les lunettes fumées, les faux cils, la perruque. Mon train quitte Québec demain matin. Je repartirai comme je suis venue, ni vu ni connu.

En attendant, j'irai au Clarendon, histoire d'écouter la trompette de D'ArqueAngel donner voix à ces blues qui collent à la chair telle une seconde peau.